



CLASSIQUES  
GARNIER

PANTIN (Isabelle), « *La Folie et le corps* (Études réunies par Jean Céard) », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 3 - 4, 1968 (Janvier – Juin), p. 94-97

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12123-7.p.0096](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12123-7.p.0096)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1986. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

car plus vite corrompues, sur les parties externes, semble par exemple reproduire, aux chapitres 30 et 31, l'ordre de la dissection. Mais cette parenté relative a surtout le mérite de nous faire découvrir dans le texte de Rabelais l'écho amplifié de la controverse médicale du temps au sujet de la fameuse méthode analogique héritée de Galien et soudain ruinée par les planches du *De humani corporis fabrica* de Vésale. Quaresmeprenant accuse pour ainsi dire la critique des anatomistes à l'encontre de l'ancienne médecine. En l'étendant à cette image platonicienne de l'arbre renversé que Vésale ne réfutait encore que timidement, Rabelais systématise la contestation de l'analogie dans les toutes dernières lignes de l'épisode. L'exorcisme qui frappe alors le démon rampant de l'analogie profite en définitive à la perception globale du corps, qui pourra être pensé et représenté pour lui-même. Une telle leçon, dégagée ici de manière très convaincante, aurait dû prévenir bien des commentaires hasardeux sur cette séquence du *Quart Livre*.

Le triptyque de ces *Actes* se clôt enfin par deux études d'obédience discrètement bakhtinienne. Après le Rabelais savant d'Anthony Levi et Marie-Madeleine Fontaine, le « Rabelais vulgaire » de Carol Clark — auteur d'un livre ainsi intitulé — et de John Parkin. La première de ces deux communications, « *Stultorum numerus infinitus* », qui fait doublement allégeance à M. Bakhtine et à M. Baraz, montre à partir de divers exemples puisés dans et hors de Rabelais le caractère réversible de l'antithèse raison-folie dans la culture de la première Renaissance. Nécessairement trop rapide et schématique, étant donné les dimensions qui lui sont imparties, cette réflexion est suivie d'une étude centrée sur Panurge et l'exercice par celui-ci d'une justice brutale et sommaire, en relation avec la culture populaire du Carnaval.

Au total, et loin de vouloir lui conférer une factice cohésion d'après-coup, il est indéniable que ce recueil tripartite reflète de manière équilibrée, et par le truchement d'articles de qualité, les grandes tendances critiques qui se partagent aujourd'hui le champ des études rabelaisiennes. Il atteste enfin, s'il en était besoin, la vitalité des recherches seiziémistes chez nos voisins d'outre-Manche.

Frank LESTRINGANT

*La Folie et le corps*. ét. réunies par Jean CÉARD, avec la collaboration de P. NAUDIN et M. SIMONIN,  
Paris, Presses de l'E.N.S., 1985.

Ce recueil qui rassemble douze conférences faites au séminaire sur l'Histoire de l'imaginaire scientifique, dirigé par Jean Céard à l'Université de Paris XII, esquisse à la fois une histoire et une géographie de la folie. Bien que les dimensions du volume aient imposé un parti pris de discontinuité, ne permettant que d'éclairer un certain nombre de points de repère, on s'aperçoit en effet que les diverses contributions s'organisent en fonction des deux axes de recherche, vertical ou horizontal. On peut ainsi suivre les progrès de la médicalisation et de la spécialisation du discours sur la folie, et, d'autre part, voir apparaître une sorte de carte au dessin problématique dont il s'est agi surtout de « démêler les configurations imaginaires », selon l'expression de Jean Céard qui, en introduisant l'ouvrage, le situe dans la perspective des travaux de Michel Foucault.

Depuis l'antiquité le discours médical, ou simplement savant, a entrepris d'imposer une interprétation rationnelle des comportements anormaux commodément réunis sous le terme de folie, mais il ne le fait dans une visée totalitaire qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à ce moment les différentes formes de « manie » donnent lieu à des descriptions distinctes selon les désordres physiques auxquelles elles sont reliées, et certaines entretiennent des rapports suivis avec la littérature. Le cas de la mélancolie amoureuse (qui n'est d'ailleurs une véritable « manie » que sous sa forme paroxysmale) en offre le meilleur exemple puisque cette affection est la création conjointe des médecins, des moralistes, des romanciers et des poètes. L'élaboration de la théorie de l'amour-maladie, depuis les écrits hippocratiques jusqu'à ceux d'Alexandre de Tralles (VI<sup>e</sup> siècle), semble avoir eu en effet une histoire mouvementée dans laquelle des textes non scientifiques (la *Médée* d'Euripide, l'histoire d'Antiochos chez Valère Maxime puis chez Plutarque) pourraient avoir joué le rôle d'une avant-garde, préparant la chute progressive des réticences de la médecine traditionnelle (Marie Paule Duminil). Au Moyen Age, c'est une sorte de malentendu fécond, lié à une étymologie erronée, qui favorise l'assimilation de l'amour courtois, phénomène essentiellement poétique, à l'« amor heroicus », tel que le décrit Arnaud de Villeneuve, héritier des traditions médicales grecque et arabe (Danielle Jacquart et Claude Thomasset). L'étude des commentaires sur la chanson de Guido Cavalcanti, *Donna me prega*, permet également d'observer comment le débat sur la nature d'Amour a été soumis, de la part de la philosophie naturelle, de la médecine et de la littérature, à des jeux d'éclairages alternés et parfois contrastés (Marie-Madeleine Fontaine). Ces relations privilégiées entre les différents domaines de la *res literaria* et la théorie scientifique ne sont nullement interrompues à la Renaissance où, au contraire, l'influence du ficinisme jointe à la croissance des moyens de diffusion des idées leur donnent une importance encore inconnue (Michel Simonin).

Pendant l'alliance presque idéale des diverses disciplines ne s'est ainsi réalisée qu'au bénéfice de la manifestation la plus acceptable (honorable même) de la folie, celle qui se prête le mieux à l'élaboration d'un exemple moral ou d'une fiction romanesque ; la maladie mentale sur laquelle réfléchissent les médecins vitalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle est une réalité moins séduisante, elle est désormais l'affaire des spécialistes qui s'efforcent de trouver une explication fonctionnelle de ce désordre. Bien qu'il ne soit pas question de mettre en cause l'unité du vivant et que l'on tienne largement compte des facteurs psychologiques ou de l'influence de l'hygiène de vie, le problème de la folie, envisagé de façon globale, se trouve comme isolé par le regard scientifique (Rose-lyne Rey).

Mais le discours médical, qui a donc finalement tendu à unifier les différentes formes de la folie en la séparant du monde de la normalité, n'est jamais réellement parvenu à ce résultat. Le paysage de la folie est infiniment accidenté et divers, mais surtout fluctuant à l'image des illusions de qui tente d'en dresser la carte : la grille d'un code d'interprétation ne peut s'y adapter que d'une façon fallacieuse ou trop fugitive. D'autre part, ce que recouvre pour la conscience commune le terme même de folie dépasse de tous côtés ce que le savoir médical définit comme relevant de la pathologie mentale.

Dans le *Miroir* d'Eustache Deschamps dont des allégories mettent en scène la vision du monde, Folie s'identifie à la sagesse mondaine, sans qu'une dialectique spirituelle vienne jamais bouleverser l'ordre des figures et laisser espérer, comme plus tard chez Erasme, une résolution de l'antinomie du profane et du sacré par la transformation de l'un dans l'autre (Jeannine Quillet). A l'opposé de ce mode de saisie du réel, hiératique et figé, le discours proverbial, dans son irrépressible profusion, renvoie de la folie une image éparpillée (« émiettée ») et constamment contradictoire (Marie-Luce Launay).

Bien que l'usage du terme de folie, ou d'autres qui lui sont proches, soit sujet à la variation, il est toujours l'expression d'un rejet, un moyen de repousser une réalité étrangère et inquiétante, et comme tel il apporte plus de révélations sur celui qui le manie, sur ses catégories mentales et ses phobies que sur l'objet obscur qu'il tente de mettre à l'écart.

C'est ce que montre notamment l'article de Frank Lestringant qui, partant d'une simple enquête lexicographique (sur l'histoire du mot « cannibale »), finit par constituer un petit essai d'anthropologie structurale. Il montre que ce n'est pas le fait brut de l'anthropophagie qui, à soi seul, éveille l'horreur au XVI<sup>e</sup> siècle et paraît être le comble de la rage effrénée, et que ce n'est pas forcément l'éloignement géographique et l'extrême différence des coutumes qui provoque le sentiment d'étrangeté maximale. Il suffit qu'une pratique apparemment aberrante puisse être rattachée à un code analogue à l'un de ceux que reconnaît la civilisation occidentale pour qu'elle soit comprise et même tolérée. C'est pourquoi Montaigne (comme d'ailleurs Thevet, Lery, Chauveton) n'éprouve pas de répulsion pour les Cannibales mangeurs d'hommes dont les actes, ordonnés selon un rituel précis, sont justifiés par certaines exigences également respectées en Europe, telles que les nécessités de la vengeance, la morale de l'honneur et finalement, tout simplement, « la coutume ». Au contraire, la bestialité de qui mange son semblable par appétit pervers, voire sous l'influence de Satan, est rejetée absolument. La voix populaire, par le truchement des canards, définit les deux termes de cette dichotomie de la même façon que la littérature savante, et sans vouloir parler d'une réalité exotique, elle renvoie à Satan l'ogre de Chalons, archétype de tous les hommes-loups dévoreurs d'enfants, tandis que la demoiselle de Dole, héritière d'une longue lignée d'amoureuses bafouées et vengeresses, est au centre d'une histoire exemplaire, à la fois actrice et victime d'un processus mû par une logique judiciaire rigoureuse. La même opposition reçoit chez Jean Bodin une expression géographique avec le rejet de la rage bestiale dans les contrées septentrionales, tandis que les comportements excessifs et extravagants des méridionaux sont volontiers attribués (suivant une idée largement répandue) à un mal hautement civilisé, la mélancolie.

En repoussant vers les ténèbres extérieures l'ogre ou le scythe forcené, l'« ethnologue », le moraliste et le chroniqueur de la Renaissance tentent d'exorciser des forces obscures et, par là même, ils en signalent la présence dans les régions intérieures ; d'une manière analogue, l'inquisiteur et le démonologue de l'âge immédiatement postérieur projettent les angoisses de leur propre imaginaire dans les

représentations qu'ils donnent des sorciers, bien qu'ils adoptent une démarche ostensiblement scientifique quand ils prétendent déjouer les manœuvres de Satan et ses procédés illusionnistes en déchiffrant (au sens propre) la gesticulation du corps des possédés (Nicole Jacques-Chaquin). Même au moment où le progrès de l'étude rationnelle des conduites anormales semble parvenir à la mise au point d'une morale médicalement fondée, il rencontre des obstacles insurmontables.

L'histoire de la lutte contre l'onanisme au XVIII<sup>e</sup> siècle en est un exemple : elle donne apparemment le spectacle d'une avancée continue vers la désacralisation du problème, en substituant graduellement au spectre de la malédiction divine la menace plus concrète des lésions que le « malade » (qui n'en est pas moins toujours coupable) inflige à sa santé et, par là, à celle de la communauté sociale. Mais à travers les propos d'un clinicien comme le docteur Tissot percent les préoccupations morales et, au delà, certaines peurs inexprimées (Paul-Gabriel Boucé). Ces peurs apparaissent liées à la résistance qu'oppose aux investigations du discours logique l'opacité du corps, celle-ci ne pouvant être réduite que par un autre discours, de type plutôt mimétique, ou poétique.

Le domaine étrange de la folie n'est donc pas sans recouvrir parfois celui du corps dont les descriptions objectives ne coïncident jamais avec les représentations subjectives, et si l'expérience mystique peut en partie se définir comme une forme de folie (hors de toute référence médicale), il n'est pas surprenant que les récits auxquels elle donne lieu construisent une image du corps et l'utilisent parfois comme un moyen d'expression. Bien que pour Jeanne Guyon cette expérience ne soit pas liée à des manifestations physiques (elle n'est qu'une illumination de l'âme), son autobiographie accorde une grande place à l'évocation des affections et des souffrances de son corps ; la découverte du sens de sa vocation se fait même par l'intermédiaire de celle de ce corps qui se révèle être, essentiellement, un corps maternel (Jean-Robert Armogathe).

Isabelle PANTIN

*Francis Bacon. Science et Méthode.* Actes éd. par Michel MALHERBE et Jean-Marie POUSSEUR, Paris, Vrin, « De Pétrarque à Descartes » (XLVIII), 1985, 207 p.

Neuf études constituent cet ouvrage qui nous offre les actes d'un colloque tenu à Nantes et consacré à la révolution baconienne. Deux thèmes principaux se partagent l'ouvrage : la nouveauté et la méthode. Chacun s'efforce de répondre à une interrogation : en quoi la science ou plutôt le projet scientifique de F. Bacon est-il réellement novateur et de quelle façon la méthodologie baconienne permet-elle à ce projet d'aboutir ?

Jean-Claude Margolin aborde le thème de la nouveauté dans le *Novum Organum*. Son étude se fonde sur une analyse lexicographique et plus particulièrement sur les occurrences des lexèmes *novitas* et